

étaient occupés à monter les caronades de la cale, et déjà onze pièces étaient en batterie, lorsque, à 1 heure du matin, l'ennemi, qui avait gagné du terrain, commença le feu de ses canons de chasse et de sa mousqueterie.

Les Français reconnurent alors le croiseur qu'ils avaient aperçu avant la chute du jour. C'était une belle goélette de guerre anglaise, l'*Alphéa*, armée de 16 canons de 12 en batterie et de 16 pierriers montés, avec un équipage de 80 hommes d'élite. Ce bâtiment, qui appartenait à la flotte de Plymouth, avait pour mission d'éclairer la côte, et, s'étant élevé un peu au large, il avait aperçu le corsaire.

Dès les premiers coups tirés par l'anglais quelques hommes du *Renard* furent atteints et tombèrent aux côtés de Leroux. Celui-ci, se souvenant de la conduite de Surcouf en pareille occurrence, réunit une dernière fois son équipage et leur adressa cette courte allocution :

— Voilà un navire de guerre au moins aussi fort que le nôtre, êtes-vous toujours résolus à vous battre pour éviter les affreux pontons, la honte de l'Angleterre ?

— Plutôt la mort que de nous rendre ! s'écrièrent avec enthousiasme les marins français.

— Alors, que l'on genope⁽¹⁾ le pavillon national à la tête du mât et que chacun se rende à son poste, reprend l'intrépide Leroux.

Un agile gabier, Joseph da Rocha, ceint du drapeau aux trois couleurs, s'élance dans les haubans pour aller exécuter l'ordre de son capitaine.

Quand le drapeau se déploie sous le ciel sombre, un cri de : "Vive l'empereur !" le salue et porte aux oreilles anglaises l'acceptation du duel terrible que goélette a provoqué.

La lune venait de se lever pour éclairer de sa pâle lumière la scène de carnage qui se préparait. Voyant son monde bien disposé à se battre, Leroux, voulant faire cesser le feu de chasse des Anglais qui l'incommodait, profite du moment où il lançait au vent, masque son grand hunier et vient du lof. Par cette manœuvre subite l'*Alphéa* présente son avant au travers du *Renard*. Le commandement de : "Feu partout !" retentit, et aussitôt les pièces du corsaire, chargées à boulet et à mitraille, éclatent à la fois, enfilant le pont de l'ennemi, qui reçoit en outre une volée de mousqueterie. Déconcertés par cette averse de fer, les Anglais se hâtent d'arriver, passent sous le vent du *Renard*, et l'*Alphéa*, venue à portée de pistolet, riposte de toute sa bordée de bâbord. Les Français se précipitent aux pièces de tribord, et un vif combat d'artillerie s'engage entre les deux adversaires. Malgré la supériorité numérique de leurs canons, les Anglais ne gagnent

aucun avantage sur les Français, qui mettent une incroyable activité dans les services de leurs onze caronades, et rendent coup pour coup aux canonnières ennemis. Les marins de la Grande-Bretagne saluaient de frénétiques "hurrahs" les volées de mitraille que les canons vomissaient sur les Malouins. "Tuons ces chiens de Français !" criaient-ils dans leur haine sauvage. Et les marins du *Renard*, pleins d'enthousiasme et de courage, répondaient par le cri : "Vive l'empereur !" et leurs caronades partaient chargées jusqu'à la gueule.

Des morts et des blessés jonchaient déjà le pont du corsaire, dont le feu continuait avec une étonnante rapidité. Le premier lieutenant Derosse, et les officiers Berthelot et Duval-Ramerie, étaient hors de combat. Le dernier avait la jambe coupée par un boulet ; il mourut des suites de cette terrible blessure. Da Silva, second maître de manœuvre, et Julien Le Marchand étaient étendus morts à leur poste. D'Acunha, de Souza, François Helbert, Lebail et Oliveira étaient blessés.

Le capitaine Leroux, voyant avec peine les efforts de son équipage paralysés par la supériorité de l'artillerie anglaise, veut profiter de l'entrain de ses hommes pour en finir rapidement et commande l'abordage. Le *Renard* lance sur tribord et joint l'*Alphéa*, peu éloignée de son avant. Les grappins d'abordage sont jetés sur son bord et lient étroitement les deux navires.

Aussitôt la charge est battue par l'unique tambour du corsaire ; le second capitaine, le courageux Calipet, se précipite à la tête de ses hommes sur l'avant de la corvette, où s'engage une lutte corps à corps, sans merci, dans laquelle les combattants se criblent de coups et roulent ensanglantés les uns sur les autres. Dans cette rencontre sur le pont de l'anglais, les jeunes volontaires Auguste Gauthier et Jean Lebell tombent frappés à mort ; le vaillant maître charpentier Abbey, les matelots Roderick et Logan reçoivent de graves blessures. Le matelot Oliveira, déjà atteint d'un coup de feu, reçoit un coup de sabre au flanc.

L'équipage de l'*Alphéa*, plus nombreux que celui du *Renard*, subit des pertes sensibles. Armés de longues piques estropées, qu'ils lancent d'un bout à l'autre du gaillard, les Anglais repoussent nos hommes et les forcent à repasser sur le cotre, mais sans pouvoir eux-mêmes y pénétrer. Ne voulant pas permettre à l'ennemi de fouler le pont de leur navire, les marins du *Renard* se portent sur les bastingages et sabrent les matelots anglais, qu'ils peuvent facilement atteindre en étendant le bras.

Les Anglais, en voyant la retraite des Français, avaient cru à une victoire facile, et ils avaient poussé des hurrahs de triomphe ; mais, en présence de la résistance opiniâtre qu'ils rencontrent, ils se troublent, leur fureur grandit

(1) Genoper est un terme de marine qui exprime l'action de serrer fortement ensemble deux cordages au moyen d'un troisième qui est la genope.